

9
MARCELLUS

ET

JULIE,

DIALOGUE

Entre S. A. R. le Prince de GALLES & Madame
FITZ-HERBERT.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

*Ire iterum in lacrymas , iterum tentare precando
Cogitur , & supplex , animos submittere amori ;*

Sed nullis ille movetur

Fletibus , aut voces tractabilis audit :

Fata obstant.



A LONDRES,

Chez DEBRET, dans Piccadilly ;

Et se trouve

A PARIS,

Chez LE ROY, Libraire, rue Saint-Jacques ;
vis-à-vis celle de la Parcheminerie.

1788.



MARCELLUS

ET

JULIE,

DIALOGUE.

*La scène se passe dans un cabinet de toilette ,
décoré de diverses estampes qui représentent des
sujets historiques Anglois. La cérémonie des
noces d'Edouard IV avec Elisabeth Wood-
ville. — Jacques Duc d'York , épousant Anne
Hyde. — George I , se mariant de la main
gauche à Mellefine de Schulemburg , Duchesse
de Kendal. — Sur la cheminée est un tableau
en pied , de Madams de Maintenon caressant
Louis XIV. — Entre les portes , Pierre le
Grand , Empereur de Russie , & Catherine
son épouse , in chiaro oscuro. — Sur un
piédestal de porphyre , deux figures , l'une de
Henri IV , Roi de France , en Basalte ; l'au-
tre en marbre de Carrare , représente la belle
Gabrielle : le Monarque , à genoux , pose son*

A

(2)

épée & son diadème aux pieds de sa maîtresse chérie. — A côté, inmezzo tinto est Soliman II avec Roxelane, & une miniature à l'huile sur verre, dont le sujet est Victor Amédée, Roi de Sardaigne, & Madame de Saint-Sébastien,

SUR UN SOPHA;

Julie pleurant : à côté d'elle est un livre Italien ; à demi ouvert, intitulé : Memorie Recondite dell' illustrissima Bianca Cappella, gran Duchessa di Toscana & Moglie di Francesco primo. Ses cheveux sont en désordre ; son air est un mélange d'impatience, de détresse & d'attente. Marcellus entre, se jette à ses pieds, & lui prenant la main, se place à côté d'elle sur le sofa.

JULIE.

HÉLAS! Prince cruel ; vous n'êtes donc venu que pour insulter

(3)

à ma douleur, que pour augmenter mon infortune ! Est-ce là la récompense due à ma tendresse, la protection que vous accordez à mon honneur ? Etoit-il généreux, étoit-il même humain d'abandonner l'objet de votre amour à la curiosité déplacée, aux recherches encore plus libres d'un Sénat qui ne fait pas sentir ? Etoit-ce là le tribunal devant lequel Julie devoit comparoître ? L'héritier de la première Monarchie du monde pouvoit-il permettre à une multitude profane de déchirer d'une main impie, le voile sacré qui jusqu'ici a caché mystérieusement nos

(4)

amours, pour contempler les secrets de notre honneur mutuel ?

MARCELLUS.

INHUMAINE Julie, au lieu de calmer le trouble qui m'agite, de plaindre la fatale nécessité qui m'a fait céder aux importunités, qui m'a arraché un consentement forcé, pour contredire dans le Sénat, la nature supposée de notre union; vous rendez ma douleur plus cuisante, par ces reproches que je ne mérite point. — Considérez ma situation & soyez-en vous-même le juge. — Que pouvois-je faire?

Comment concilier l'amant avec le Prince ? Agité par le conflit des passions, environné de besoins domestiques & qui devenaient urgens, voyant mon palais en ruines, & mon père irrité; importuné par les sollicitations de mes amis, par les plaintes de mes serviteurs mécontents, par les cris de mes sujets futurs, qui demandoient satisfaction sur un point qu'ils regardoient comme intéressant la Nation, & comme intimement lié à des objets de la nature la plus sérieuse. — Ainsi pressé, forcé, — ah, Julie! si j'ai paru abandonner le fantôme de l'honneur, ce n'a été que pour

(6)

offrir une riche compensation devant l'autel de l'Amour. Nous nous serons l'un à l'autre le monde entier.

JULIE.

JE reçois de vous, Prince, la leçon amère que les Rois, dans tous les âges, ont donnée aux objets de leur affection la plus tendre. Vous ne nous élevez à une hauteur qui fait envie, que pour nous précipiter dans un abîme plus profond. Vous ceignez nos fronts d'un diadème imaginaire, que la multitude des adorateurs serviles ne révérent que jusqu'au moment

qu'ils découvrent l'illusion. Où est cette réputation intacte dont je jouissois encore il y a peu de temps, & que dans un malheureux moment, séduite par vos sermens & par vos promesses royales, j'ai eu la foiblesse de sacrifier ? Que sont devenues ces nuits paisibles où j'avois coutume de goûter le calme & le repos ? — Ce beau songe est passé, où mon imagination se repaissoit de la royauté ; & je m'éveille pour être déchirée par des remords qu'une jouissance passagère rend plus cuisans. — Quelle compensation pouvez-vous offrir à un cœur blessé jusqu'au vif, & qui dans

son humiliation même , conserve
encore trop de fierté pour survivre
à l'honneur qu'il n'a plus ?

MARCELLUS.

O MA bien aimée , la même
main qui involontairement a fait
la blessure , y appliquera le baume.
Julie ne peut être & ne sera jamais
précipitée de ce faite où ma ten-
dresse , moins que ses propres ver-
tus & ses grandes qualités , l'ont
si justement élevée. Le voile , quoi-
que déchiré , n'est pas entièrement
arraché. Il nous couvre encore &
nous cache à la plupart des regards.

J'en ai fait assez pour satisfaire à mes devoirs comme homme public. L'amant protégera toujours sa maitresse avec toute la sollicitude que le respect & la tendresse lui inspireront. Une obscurité mystérieuse, que les assertions avancées en plein Parlement ne sauroient dissiper tout à fait , continuera d'environner l'asyle sacré de nos amours, & trompera le vulgaire dans ses recherches trop présomptueuses : Julie sera toujours regardée comme la reine de mon cœur, & elle conservera sa prééminence sans craindre de rivales.

JULIE.

C'EST en vain que vous essayez de conserver ma gloire éclip-
sée , & de relever les débris de
ma dignité, en substituant le frêle
soutien de l'amour au solide fon-
dement d'une union légitime.
— Prince , quelque'étendu que
soit votre Empire, il a ses limites;
vous pouvez captiver les dehors,
mais non des esprits qui ne sont
pas conquis. Vous ne sauriez com-
mander à l'opinion , ni lui donner
des fers. — Une Nation fière ne
pliera pas les genoux devant l'idole

qu'elle ne vénère pas réellement,
La médifance & la malignité dirigeront leurs traits cruels & invisibles vers ma tête, qui leur fera en butte; & votre interposition, toute puissante qu'elle est, ne pourra ni en conjurer ni en prévenir les effets. La fierté de la vertu conjugale dédaignera de s'abaisser à passer pour être douteuse & illégale. Quelque part que je porte ma vue, je ne trouve par-tout que des regards qui se détournent; on ne me voit plus du même œil : ceux qui venoient de fléchir le genou devant moi, me fuiront désormais, & je deviendrai la triste victime d'une

raison d'état; je serai dévouée à la
solitude & à l'oubli.

MARCELLUS.

NON, Julie, j'en prends à témoin
ces Dieux qui ont présidé à notre
union, & cet honneur qui vous
est si cher; la destinée que vous
dépeignez de couleurs si alarman-
tes, ne fera jamais la vôtre. Cette
fière Nation, dont vous redoutez
si fort la censure, a déjà trop perdu
de la rigidité de ses anciennes
mœurs, pour refuser le tribut du
respect à celle que son Prince a
choisie pour l'objet de son atta-

chement & de son hommage. On craindra d'offenser le Souverain futur par des recherches indiscrètes sur la nature précise de notre union : on n'ira pas sacrifier à une délicatesse scrupuleuse, à une vertu qui n'est plus de mode, & l'intérêt & la faveur; mais ce ne sont pas là les seuls soutiens sur lesquels doit se reposer Julie, pour se concilier le respect & la soumission universelle ; ses manières affables & engageantes, ses mœurs douces & ennemies de la hauteur, ses vertus sur-tout, sa conduite passée qui est irréprochable, sa réputation qui est sans tache, la met-

tront au-deffus des foibles efforts de la malignité & de l'envie. La belle Gabrielle , quoiqu'elle ne fût que la maitrefle de Henri , fut plus aimée tant qu'elle vécut , & plus respectée dans la fuite, que la foible & infortunée Marie de Médicis , qui cependant étoit Reine , qui étoit l'épouse de cet aimable Monarque.

JULIE.

AH ! Prince , vous venez de toucher une corde qui , fous vos doigts , ne peut rendre qu'un fon dur & discordant. Henri , ce mo-

dèle des Rois, au seul nom duquel l'humanité semble revivre; Henri formé dans le moule le plus heureux, & susceptible de toutes les impressions de candeur & de tendresse, a-t-il jamais consenti à livrer Gabrielle aux clameurs d'une multitude insensible? Lui a-t-il même allégué les prétextes spécieux de nécessité de l'état? Il en favoit davantage, & il respectoit les droits sacrés de l'amour. Il ne souffrit point qu'un ami trop présomptueux, ou qu'un serviteur trop officieux lui arrachât un consentement forcé, qui déshonorât sa maîtresse. Il savoit, (car il étoit

homme quoique Roi) que l'amour n'admet point de distinctions , & ne reconnoît d'autre supériorité que celle qui vient de lui : il pensa que la maîtresse de son cœur méritoit de partager son trône comme son lit ; & elle auroit été élevée à ce degré éminent , si la mort ne fût pas intervenue , & n'eût pas arraché le diadème dont Henri se disposoit à lui ceindre le front.

MARCELLUS.

JE l'avoue , Julie ; il est vrai que Henri en eut le projet , & peut-être se feroit-il déterminé à donner cette
dernière

dernière preuve & la plus grande
 de l'empire que sa maîtresse avoit
 obtenu sur lui : il est encore possible
 que ses sujets , dont il étoit le
 vainqueur & à qui il avoit par-
 donné, eussent par respect pour
 ses vertus , par attachement pour
 sa personne, acquiescé à son choix.
 Gabrielle auroit pu régner sur la
 France, comme sur le Monarque.
 Mais cette tentative, il faut encore
 l'avouer , étoit extrêmement hafar-
 deuse , & pouvoit avoir des suites
 sur lesquelles je crains par déli-
 cateffe, de trop fixer votre atten-
 tion. Une dispute sur la succession
 à la Couronne , accompagnée né-

cessairement d'une foule de calamités de toute espèce , auroit pu replonger son malheureux Royaume dans un état d'anarchie & de ruine pire que celui dont il venoit de le tirer. Celui qui est l'idole de l'histoire , qui eût fait les délices du genre humain , auroit pu , par un seul acte de foiblesse aimable , mais funeste , devenir le fléau de la France , au lieu d'en être le libérateur. Il y a plus encore ; pardonnez-moi , Julie : ce ne fut pas la mort seule qui intervint pour empêcher Gabrielle de porter le diadème. Sully , avec cette intégrité , cette droiture rigide &

inflexible qui le caractérisoient & qui l'ont immortalisé, suspendit & prévint un acte, qui, comme il avoit raison de l'appréhender, pouvoit envelopper son Prince & son pays dans une ruine commune.

JULIE.

MARCELLUS, vous avez étudié ces endroits de l'histoire en Monarque; mais vous ne les avez pas lus avec les sentimens d'un véritable amant. Il est encore un parti moyen qu'un Prince disposé à mettre l'objet de son choix au même niveau que lui, peut pren-

dre sans craindre de danger , & sans rien perdre de sa propre dignité.

Le plus grand & le plus fier des Souverains de l'Europe moderne , Louis XIV lui-même , au comble de sa puissance , au milieu de la pompe & de la magnificence de Versailles , condescendit néanmoins à s'unir à la veuve d'un Poëte obscur , à celle qui imploroit humblement sa bonté. Il sentit la force de son esprit & de son mérite , plus que celle de ses charmes personnels : il ne dédaigna pas de reprendre les traces , & de suivre les exem-

ples; quoiqu'imparfaits, de son illustre aïeul. En se rappelant d'un côté les obligations d'un Roi, & de l'autre reconnoissant les droits de l'amour que la main de la nature a imprimés dans le cœur de l'homme, il trouva moyen de concilier ces devoirs opposés, qui paroissent ne pas pouvoir s'accorder. Madame de Maintenon parvint à la couche royale par le titre le plus sacré & le plus légitime, quoique des motifs de raison d'Etat lui interdissent les honneurs extérieurs attachés au rang d'une Reine de France.

M A R C E L L U S.

TOUT incontestables , tout avérés même que sont les faits dont vous faites l'énumération , je crains , Julie , que faute d'analogie dans le raisonnement , on ne puisse pas en faire l'application à la situation dans laquelle je puis seul les proposer pour modèles ; quoique Madame de Maintenon devînt la femme de Louis XIV , ce ne fut cependant que dans l'automne de sa vie , dans un temps où Louis rassasié de la grandeur , fatigué de lui-même , incapable d'amusement ,

avoit besoin d'une amie & d'une
 compagne , plutôt que d'une
 femme , quoiqu'il jugeât à propos ,
 pour sanctifier son union , d'avoir
 recours à une cérémonie religieuse.
 Devenue son épouse , elle n'étoit
 connue en France que comme
 Marquise de Maintenon ; quoique
 les courtisans toujours prêts à
 se soumettre , respectassent & re-
 connussent dans sa personne un
 titre plus relevé qui avoit droit
 à leurs hommages. Elle ne con-
 nut de la royauté que les fatigues,
 le vide & les sacrifices : elle ne
 présida pas , comme Montespan &
 Lavalliere , aux voluptés raffinées ,

ni aux plaisirs d'une Cour galante ;
Ses tristes soirées se passoient à
faire des efforts impuissans pour
entretenir & réveiller un esprit
épuisé : elle étoit réduite à jeter
de la terrasse de Versailles des
regards d'envie & de regret sur
l'ancienne condition de l'humble
veuve de Scarron ; & à la fin ,
quand Louis succombant sous une
complication de calamités natio-
nales , de chagrins domestiques
& d'infirmités personnelles , l'af-
franchit de cette captivité brillante
dans laquelle il l'avoit tenue si
long-temps , elle retomba dans
l'état de particulière , & elle expira

dans les cellules de Saint-Cyr;
abandonnée & oubliée avant sa
mort.

JULIE

JE vois bien que ce n'est pas
des annales de la France que je
dois tirer les exemples que vous
pourriez imiter. Vous rejetez
ceux de ses plus grands Princes.
Vous blâmez Henri, & vous
traitez son projet de foiblesse. Vous
accusez Louis XIV d'une foible
condescendance; à la bonne-heure :
je m'appuierai sur une autorité
plus grande & plus illustre. Je

vous citerai un Monarque qui mérita à juste titre l'admiration universelle, & à qui non-seulement la postérité, mais même ses ennemis & ses contemporains, ont volontairement & unanimement conféré le titre de *Grand*. C'est Pierre, Empereur de Russie; ce Prince qui, dans la vigueur de son âge, n'étant l'esclave ni de l'amour ni de la superstition, mais écoutant la voix tranquille de la réflexion, choisit parmi les Princesses de l'Europe, pour partager son trône & sa couche, une villageoise dont l'origine & l'histoire sont enveloppées dans une telle obscurité,

qu'elles mettent presqu'en défaut la recherche la plus attentive : il lui trouva l'esprit & les qualités nécessaires pour gouverner, & il ne tint pas aux circonstances accidentelles de sa naissance & de son extraction. Il fit plus ; en mourant, il assura sur sa tête la Couronne impériale de Russie, & la laissa la maîtresse absolue de l'Empire le plus étendu qui soit au monde. N'est-ce pas là, ô Prince ! un modèle que vous puissiez imiter ? L'histoire a-t-elle blâmé ou condamné le choix de Pierre ? Ou plutôt, sa patrie reconnoissante n'a-t-elle pas compté au nombre des

services de sa main bienfaisante & des bénédictions de son règne, le choix qu'il fit d'une payfanne pour être l'Impératrice qui devoit lui succéder ?

MARCELLUS.

LA même action, Julie, qui dans un Empereur de Russie est non-seulement pardonnable, mais digne peut-être de la plus haute admiration, seroit répréhensible & même criminelle dans l'héritier d'une Monarchie où le pouvoir est limité. Pierre n'étoit pas seulement Souverain & despote dans

ses domaines; il avoit créé, formé, civilisé ses sujets. Le Moscovite, d'abord barbare, supérieur à peine au Tartare, errant à l'époque où ce Prince monta sur le trône, devint insensiblement sous sa main réformatrice un Européen civilisé, éclairé, poli. Il avoit déjà apporté les arts & introduit les bienfaits du commerce dans l'étendue de son vaste Empire. Il avoit fondé une nouvelle Capitale, & renversé avec une force de génie, sans exemple dans l'histoire, tous les établissemens civils & militaires, auxquels une prescription de plusieurs siècles avoit donné la sanction. C'est après

cela qu'il hafarda cette dernière preuve, & la plus grande peut-être, d'un despotisme auquel rien ne réfiftoit. Ses peuples tirés depuis peu de la barbarie, & accoutumés à voir avec un refpect aveugle & fervile toutes les actions de leur Prince, n'osèrent jamais douter de fon pouvoir illimité, ni s'y oppofer. Catherine lui furvécit & régna fur la Ruffie. — Mais dans un pays libre, le Souverain doit refpecter, doit confulter l'opinion *publique*, & ne peut violer impunément les reftrictions facrées de la loi, des ufages & des mœurs que fes fujets font habitués à

révéler. Tout grand qu'il est, il doit paroître devant le tribunal de son peuple, dont il ne s'assurera l'obéissance qu'en méritant son affection. Les exemples des Princes les plus aimables & les plus illustres qui ont régné sur des serfs, ne peuvent servir d'exemple ni justifier l'erreur volontaire d'un Monarque, dont le pouvoir est limité par les loix & restreint par la constitution du pays dans lequel il est né pour régner.

JULIE.

MARCELLUS, si j'ai cherché

des exemples parmi les Princes étrangers, ce n'étoit pas faute d'en avoir parmi ceux de votre nation, qui pussent appuyer ma cause. C'est dans le sein de votre propre famille qu'ils se trouvent en plus grand nombre : il est incontestable que plusieurs se sont écartés de ces principes que vous jugez à propos d'adopter. — Partout où je porte mes regards, soit que je consulte les fastes des temps passés, ou que je jette les yeux sur ce qui s'est passé plus récemment dans ce siècle, soit que je prenne à témoin la conduite de ces Monarques dont vous descendez directement,

ment, ou que j'examine les alliances contractées par les Princes de votre sang en ligne collatérale ; & qui vous sont les plus proches ; je trouve également de quoi soutenir mes prétentions. Ils se sont comportés d'après des considérations plus grandes & plus nobles que celles sur lesquelles il vous plaît de fixer & de régler votre conduite. Prince , j'ai assez de délicatesse pour ne pas appuyer trop sur un endroit qui peut vous être extrêmement sensible. Je veux ne devoir qu'à votre cœur ce trône que je dédaigne d'accepter à de moindres conditions.

Si j'ai cité les exemples les plus illustres, si je me suis attaché à parler à votre esprit, à votre jugement, & non à vos passions; c'est qu'en même temps que je révère votre haute dignité, je sens aussi la mienne. Je n'ai pas cherché à me servir de cet empire tant vanté que donne l'amour, ni à faire usage de cette éloquence persuasive que le chagrin inspire. Encore une fois, permettez - moi de vous le demander, Marcellus, pourquoi rougiriez vous de faire ce que le plus distingué de vos ancêtres n'a pas regardé comme indigne de son rang, ni comme

au - dessous de son caractère de
Roi?

MARCELLUS.

J'AVOUE, Julie, que dans ces
exemples vous me touchez de près,
& que vous m'attaquez par l'en-
droit le plus foible. Je voudrois
bien, comme vous le demandez,
vous donner la satisfaction de me
rendre; & mon cœur favoure
avec une avidité dangereuse le dé-
licieux poison qui résulte d'une
combinaison si adroite de faits &
de raisonnemens. Je sens avec
une tendre prédilection religieuse,

avec un respect filial, la sanction que donnent à ma passion les sacrifices faits par mes ancêtres aux objets de leur amour. Encore peut-être, si j'étois porté à examiner scrupuleusement, à analyser avec impartialité les exemples que vous citez, se trouveroient-ils peu sûrs, peu justes, peu propres à être suivis. Les usages locaux & les privilèges particuliers de l'Empire Germanique peuvent sanctifier & légitimer une sorte d'union matrimoniale inconnue & illégale dans tout autre pays. Différens degrés, différentes nuances d'une telle union, peuvent même exis-

ter sur la validité ou l'invalidité de laquelle les casuistes peuvent disputer & décider en dernier lieu. Mais entre nous, hélas ! il y a un obstacle plus insurmontable, un obstacle qu'il s'en faut de beaucoup que je puisse écarter ou anéantir. Comment éluder, comment braver & détruire l'effet d'une Loi solennelle, qui m'interdit, qui me défend, sous les peines les plus sévères, cette preuve de mon affection que Julie me demande ?

JULIE.

EST-CE donc là, Prince, le

C 3

dernier retranchement de votre
 cause ? Et cette défense injuste qui
 fait honte à l'assemblée dont elle
 est émanée , qui répugne à tous
 les principes de l'équité naturelle ,
 autant qu'à ceux de la liberté , est-
 elle le dernier refuge où vous cher-
 chez un abri ? Est - il aucune Loi
 positive , quelque respectable que
 soit la forme dont elle est revêtue ,
 quelque solennelles que soient
 les délibérations qui l'ont accom-
 pagnée , qui puisse éteindre &
 abroger les premiers droits de
 l'homme ? Le privilège de se choi-
 sir la compagne de ses plaisirs &
 de ses peines ; ce choix d'où dé-

pend en grande partie son bonheur ou son malheur, lui ferait-il injustement ravi par une loi tyrannique, au gré d'un Sénat barbare qui ne connoît pas le sentiment ? Etes-vous le seul à qui l'on refuse ce droit dont jouissent & qu'exercent les plus petits de vos sujets ? De telles loix ne fau-
roient emporter obéissance ou soumission : après tout, il n'est pas besoin d'obtenir une révocation en forme de cette inhibition injuste, pour l'éluder ou pour la rendre nulle. Marcellus a par lui-même tous les moyens de triompher, sans user de violence, sans courir de

hasards. Quel Sénat pourroit s'op-
 poser, résister à l'empressement ou
 à la volonté du Prince le plus
 aimable & le plus accompli qui
 soit monté sur le trône ? Les Mem-
 bres de ce Parlement refuseront-ils
 de reconnoître une Reine du
 choix du Prince, qui lui est
 unie par le lien le plus solennel
 & le plus sacré ? Allégueront-ils
 un attachement aveugle à une
 loi ancienne qu'ils ne peuvent eux-
 mêmes approuver ? Qui disputera
 la validité de cette union ? Ou
 qui osera entrer en contestation
 avec son Souverain, sur un point
 dans lequel son honneur, son bon-

heur & même son titre sont impliqués? Non, Prince, le peuple sur lequel vous êtes destiné à régner fait mieux apprécier, fait mieux respecter le premier droit de la Nature, ce droit inaliénable : jamais il ne privera son Souverain de cette liberté dont lui-même goûte les avantages à un si haut degré. On peut le séduire, il peut tomber dans l'erreur; mais il n'y persistera pas de sang-froid, il ne se refusera pas aux mouvemens de la conviction, ni à tout principe d'humanité.

MARCELLUS.

JE tremble, Julie, à la vue du

précipice affreux où vous me conduisez , & en même temps que je le souhaite , je crains de faire la dangereuse expérience que vous proposez. Je fais , & je sens avec un plaisir mêlé de reconnoissance , que la loyauté & l'attachement d'un peuple généreux sont sans bornes , que l'on peut toujours y faire fonds. Lors de mon avènement au trône , dans la première effervescence de la soumission & du dévouement , au milieu des acclamations & des transports que j'aime à me figurer , peut-être je pourrois profiter de ces momens d'ivresse nationale , pour vous

placer sur le même degré que moi ;
 pour vous associer à la pourpre Im-
 périale. Peut-être même ne seroit-
 il pas nécessaire de révoquer ni
 d'abroger une loi, qui d'elle-même
 tomberoit dans l'oubli ; & comme
 personne ne voudroit tenter de
 la remettre en vigueur , peut-être
 seroit-il plus prudent & plus sage
 de la laisser périr naturellement ,
 que d'y employer la violence ; tel
 en seroit probablement le résultat.
 Néanmoins, par des considérations
 supérieures à celles que l'amour
 peut inspirer à tout ce que peut
 dicter le soin de notre bonheur
 mutuel, je suis forcé de détourner

ma vue de dessus des objets trop
 séduisans pour être considérés sans
 danger. Hélas ! je n'ai pas , comme
 vous , la liberté de ne consulter
 que les sentimens de l'homme.
 La providence qui m'a destiné à
 régner , m'a imposé , par choix ,
 un devoir difficile , mais indispen-
 sable , celui d'oublier l'individu
 pour le Prince. Tout pénible qu'est
 cet effort , il n'est pas au - dessus
 de mes forces : jaloux d'être l'émule
 des vertus de mes prédécesseurs ,
 & non d'en imiter les mœurs &
 les fautes , mon esprit prend son
 essor : oui , Julie , je puis renoncer
 même à vous , si ma patrie , si

ma gloire l'exigent. Je puis fixer
ma vue sur l'exemple sublime d'un
Titus qui abandonna Bérénice ,
quand ses devoirs d'Empereur
Romain réclamèrent ce sacrifice.
Ne me pressez donc pas davantage
de vous donner cette preuve fatale
de votre empire & de ma foiblesse :
ne m'excitez pas à commettre un
acte qui me feroit perdre votre
estime, & me dégraderoit à mes
propres yeux : aidez-moi à vous
résister : soutenez ma vertu chan-
celante , & partagez avec moi
l'honneur attaché au plus difficile
de tous les triomphes , à une vic-

toire sur mon cœur , sur mes affections , sur moi-même.

J U L I E.

C'EN est fait , je ne résiste pas plus long-temps à votre volonté ; mon esprit se rend , quoiqu'avec répugnance , à des raisonnemens si convaincans , à des considérations si fortes de leur nature. Vous m'avez défarmé , Marcellus ; vous avez même fait plus : vous m'avez presque inspiré le desir de vous imiter , & de soutenir ces résolutions qui triomphent de moi. Néanmoins pardonnez à la foi-

blesse de mon sexe & à l'imperfection de ma nature , si en faisant un effort qui me coûte tant , je jette un dernier regard sur ce diadème imaginaire qui a si longtemps fasciné & ébloui mes yeux. Adieu ces songes , ces idées de grandeur : désormais Julie bornera son ambition à triompher de l'amour , à conserver son empire sur le cœur de Marcellus : mais iciencore mes craintes m'alarment, mes soupçons m'effrayent. Ah ! Prince , qui me répondra que ma confiance dans la continuation de votre affection , porte sur un fondement plus solide que celui de

més espérances trompeuses de trône & de grandeur : les chaînes de l'amour sont trop foibles pour retenir l'homme, quand le Monarque est échappé. Je tremble même de me demander combien de temps je conserverai mon ascendant sur un cœur contre lequel la beauté & le plaisir dirigeront tous leurs traits enchanteurs, que la variété assaillira, & que la facilité de faire des conquêtes séduira jusqu'à le rendre inconstant. D'autres pensées encore plus douloureuses & encore moins aisées à décrire, se présentent en foule à mon imagination, & m'agitent

(49)

m'agitent l'esprit. Rassurez , Marcellus , car vous seul le pouvez, rassurez mon cœur abattu & apprenez-moi à croire, avec cette crédulité naturelle à une femme qui aime , qu'en renonçant au fantôme trompeur de l'ambition , je garderai encore cette prééminence dans vos affections , à laquelle à présent j'aspire uniquement & exclusivement.

MARCELLUS.

REPOSEZ-VOUS , Julie , avec une parfaite assurance ; comptez , ma bien aimée, sur la continuation

D

de ma tendresse , augmentée par le respect , & cimentée par l'estime. Le triomphe que vous avez obtenu sur vous-même , & le sacrifice que vous avez fait d'une couronne imaginaire , vous rendent digne du plus brillant diadème. Quelle sûreté puis-je donner de la continuation de mon amour ; quelle conviction peuvent produire des protestations même multipliées , qui soient aussi fortes que celle qui vous est inhérente ; la conscience que vous avez de votre propre mérite & de vos qualités sans égale ? Cependant , Julie , ne cherchez pas avec une curiosité vaine

& qui vous tourmenteroit, à pénétrer l'obscurité de l'avenir, n'avec une sollicitude inutile, à connoître la durée d'une passion que notre tendresse mutuelle m'assure ne devoir finir jamais.

*Tu ne quaesieris, scire nefas, quem mihi, quem tibi
Finem Di dederint, Leuconoe.*

Les Dieux ont d'une main bien-faisante voilé aux mortels l'avenir d'une nuit épaisse; & ils se rient de leurs vains efforts pour dissiper le nuage ou le percer.

*Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit Deus,
Ridetque, si mortalis ultra
Fas trepidat.*

La vraie sagesse limite ses recherches, & ne porte pas ses

efforts au-delà des bornes que la Nature lui a prescrites. Il n'appartient qu'à l'Amour d'applanir les aspérités de la vie, & de joncher de fleurs ses sentiers les plus raboteux. Jouissons du moment présent, & laissons au destin le soin de nos jours à venir. Il nous suffit de savoir que nous sommes heureux l'un par l'autre, & qu'il n'est pas donné à l'homme de faire plus.

F I N.



